

PAULE DOYON

Contes et nouvelles



BeQ

Paule Doyon

Contes et nouvelles

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature d'aujourd'hui*
Volume 74 : version 1.0

De la même auteure, à la Bibliothèque :

Des nouvelles de nous

Et je suis un chat...

Rue de l'Acacia et autres nouvelles

Faut que je te parle d'Albert

Contes et nouvelles

Tous droits réservés

La grand-mère de Pierre

La ville de Grand-mère au Québec
doit son nom à cette légende,
racontée ici à la façon de...

Paule Doyon.

– L’heure est venue, dit le bel Indien, je pars...

– Un instant encore... it la brune Indienne, sa
jeune femme, en finissant de tresser la longue
natte de ses cheveux sombres. Elle donnait l’air
de se presser, mais en réalité, elle y mettait tout
son temps. Ses doigts bronzés luisaient dans le
matin qui tâchait de se dépêtrer de ses haillons de
brumes.

– Je ne peux plus attendre ! répéta l’Indien, le
soleil monte, la brume se dissipe...

– Je viens ! Je viens ! reprit l’Indienne de sa
voix flûtée, en feignant de chercher à travers ses

colliers de wampuns un objet qu'elle ne trouvait pas.

– Je pars seul alors ! fit l'Indien.

– Non !... je t'accompagne jusqu'à la rivière...

Elle inspecta une dernière fois la tente. L'Indien, irrité, lui tira vivement le bras :

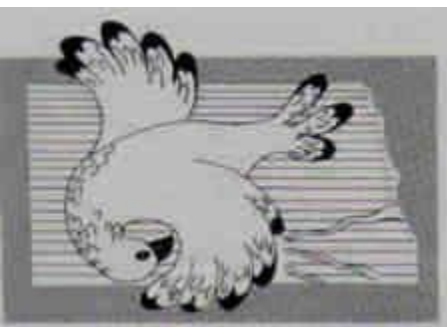
– Allons ! Tu sais bien que je dois partir ! Il avait élevé la voix. L'Indienne le suivit, légère et discrète, à petits pas... Il était grand en avant d'elle, avec ses deux plumes sur ses cheveux gras. Il marchait comme un fauve. À pas feutrés. Il glissait sur la nature, on aurait dit... c'était peut-être un dieu ? le dieu de la chasse, son futur mari...

Les arbres ne bougeaient pas de chaque côté du sentier. Leurs feuilles se taisaient. Pas le moindre petit frémissement sur son passage. Seul un écureuil osa rouler, pareil à un rayon d'or, jusqu'au faîte d'un bouleau pour les voir passer. Un oiseau cria son admiration à un moment donné. C'était peut-être une corneille bavarde, incapable de se taire, tant elle avait trouvé

l'Indien beau.

La rivière attendait au bout du layon. Toute bleue et muette. Pas un petit clapotement sur son bord. Que le silence de l'émerveillement absolu. Le canot d'écorce entailla l'eau, qui laissa échapper des vaguelettes toutes tendres, débordantes de perles d'écume et de pointes d'or...

La main cuivrée de l'Indien saisit la rame. À peine assis, il glissa, irréel et dédoublé sur le paysage inversé qui montait du fond des eaux.



Il était superbe, l'Indien, son futur mari, qui s'amenuisait de quart d'heure en quart d'heure. Il ne fut bientôt plus qu'un point tout petit. Cela aurait pu être un oiseau ou quelque chose qu'on ne savait pas, au loin sur l'eau...

Et la langoureuse rivière Saint-Maurice s'étendait, insoucieuse, avec son petit point précieux. L'Indienne, sur la rive, la guettait des yeux. Quand le soleil se coucherait, il faudrait

bien que la rivière lui rende son amant. Une rivière n'a rien à faire la nuit d'un Indien sur son dos.

À midi, un souffle de vent passa, chuchota quelques mots à la rivière qui, du coup, se brouilla. Cela effaça jusqu'aux mirages du fond, l'eau se mit à boursoufler ici et là... L'Indienne surprit sur la berge ce qui pouvait être, soit un rire, soit un soupir. Le sable était doux et ne voulait pas que l'Indienne traduisit. Les feuilles aussi murmurèrent quelque chose. Un grand oiseau battit d'une aile pour signaler qu'il avait compris.

Le vent revint. Il caressa rudement, mais caressa tout de même, le front inquiet de la femme jalouse qui épiait l'eau voluptueuse. L'eau qui déroulait jusqu'à la rive les ondulations violentes de sa chevelure écumeuse.

Les oiseaux s'affolaient. Ils rasiaient le sol en d'habiles virages aigus. L'Indienne voyait filer leurs ailes sans même dévier ses yeux. Le visage impassible, elle fixait le petit point invisible au loin...

La rivière, sans doute, tentait de lui ravir son canot. Mais il était adroit, l'Indien, son bel amoureux, il ne la laisserait pas faire ! Il survolerait les vagues, roulerait sur le tapis moutonneux, il éclaterait de rire à la face coléreuse des eaux ! La rivière aurait beau le secouer de rage, mordre de ses dents mousseuses le fragile canot, il tiendrait ! La mâchoire méchante glisserait sur le canot huileux. Qu'il devait être beau ! le bel Indien, son futur mari, les cheveux brillants d'eau et la peau couverte d'écume, à cheval sur son embarcation blanche, tout seul à combattre sur l'eau !

La pluie soudain se mit à crépiter du ciel surbaissé et noir. Tout le corps de la rivière en fut troué. Elle se tortillait avec violence. Des éclairs zigzagant comme des épées, brandissaient leurs lames tordues au-dessus d'elle. L'Indienne, sans sourciller, assistait à l'assaut. Le tonnerre faisait vibrer le sol. Des couteaux d'or scalpaient, à tout instant, les cheveux gonflés de la rivière en panique.

Comme il devait être beau ! le bel Indien au

centre de ces flèches rougeoyantes et de ces tams-tams terrifiants. Comme il devait se sentir brave dans son canot blanc ! trempé jusqu'aux os par les larmes rageuses de la rivière épouvantée.

La pluie cessa sec, comme une fusillade au milieu d'un combat. Le tonnerre roula son artillerie lourde vers les coins inoccupés du ciel. Le soleil ouvrit à demi son œil rouge et descendit se coucher sur la litière piquante et encore humide des épinettes.

L'Indienne, la chevelure ruisselante, la robe collée à sa peau brune, continuait de fixer de ses prunelles imperturbables la rivière qui lissait tranquillement les faux plis de ses eaux.

Comme il devait être beau ! le bel Indien, dans le canot sombre, la silhouette de ses vastes bras ramant sur la robe noire de la nuit.

Jour après jour, sans bouger, l'Indienne attendit. Toujours son regard immobile jugeait durement les eaux. Elle ne faisait ni un geste, ni un pas. La rivière, indiscreète, venait de temps à autre lui clapoter des choses tout bas. Mais l'Indienne, sourde aux clapotages, impassible et

hautaine, de son regard survolait les eaux. Comme il devait être beau ! l'Indien, bientôt son mari, ramant impétueusement vers elle, les muscles tendus et les bras durcis. Ses cheveux d'aigle, ses yeux luisants, son corps hâlé. Et avec sur sa tête, les deux plumes dont les barbes se défaisaient dans le vent.

Un oiseau parfois tentait de le lui dire... le plus tendrement qu'il put. En modulant un peu pour que ce soit presque un chant. Mais l'Indienne, sourde, demeurait là, immobile, sans regarder l'oiseau. Le vent essaya lui aussi... avec des airs de violons, des bruissements dans les feuilles, des sifflements tordus. Mais l'Indienne, sans broncher, continuait de regarder au loin...

Son corps, avec le temps, durcissait. Elle ne sentait plus sur sa peau les becs durs des aigles, ni dans son être la morsure de la faim. Elle devenait rigide. Ses yeux, fixes comme la pierre, continuaient de scruter la rivière.

La rivière, à ses pieds, commença à ressentir une gêne. Elle roulait gauchement ses eaux ou bien refaisait, sans raison, la même vague. Elle

n'osait plus demeurer calme, de crainte de refléter, avec le paysage des alentours, le corps statufié de cette femme qui obstinément fixait l'horizon.



Le vent en était troublé lui aussi. La présence de cette Indienne, plus têtue qu'un bouleau,

l'intimidait, lui le vent des orages, le faiseur de tempêtes. Par conséquent, l'inventeur des naufrages ! Avec un air de rien, il soulevait de son haleine marine les sables et les poussières de la rive, les accumulant aux pieds de la femme calcifiée. Pendant que la rivière, confuse, furtivement reculait, le vent, avec patience, s'affairait discrètement autour de l'Indienne pour l'enterrer.

Il en fallut des jours et des nuits, des ans et des siècles, au vent pour accumuler assez d'humus et de calcaire pour enchâsser jusqu'à la nuque le corps de pierre de l'Indienne obstinée. La rivière

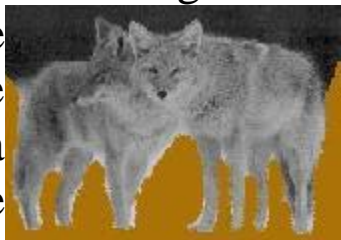
s'en inventa des subtilités, s'en forgea des raisons, pour reculer. Histoire de ne pas être témoin des rides, des entailles profondes, que sculptait cruellement sur le visage de roc de l'Indienne fidèle le passage des ans.

C'est pourquoi la rivière Saint-Maurice coule aujourd'hui honteuse et les eaux basses en retrait de la ville. Elle fait semblant d'ignorer que là-haut sur la colline, une grand-mère de pierre, au visage ravagé, continue de fixer de son œil de calcaire un point invisible, – et comme éternel sur l'eau...

La légende du huard à collier blanc

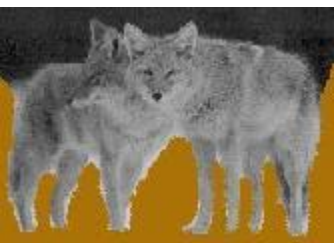
Dans son costume de fête, le vieux sorcier aveugle dansa. Pendant que les Indiens, silencieux, attendaient l'oracle qui allait venir. Le soleil blanc, brûlant, roussissait les aiguilles des épinettes. Les Indiens suaient, la peau luisante et les yeux noirs. Ils fixaient le vieux sorcier qui allait dire :

Partez mes frères ! Quittez les wigwams ! Abandonnez le territoire de chasse ! Quittez la rivière asséchée ! Fuyez ! Fuyez ! La colère du Grand-Esprit habite le loup... le loup avec sa horde accourt vers nous. Il mangera nos femmes et nos enfants... et nous-mêmes ! Fuyons pendant qu'il en est encore temps. La forêt est sèche et le loup s'affame. Suivez-moi, fuyons !



Les Indiens le regardaient, incroyables. Le sorcier était vieux, le sorcier était fou. Ils restèrent assis, la peau luisante et les yeux noirs. Le sorcier répéta en vain sa prophétie. Les Indiens levaient les paupières, les rabaissaient. Ils ne bougèrent pas. Sans ses yeux, comment le sorcier pouvait-il lire l'avenir ? Alors, malheureux, le vieux sorcier aveugle ramassa son arc et ses flèches et s'en alla. Seul un huard noir le suivit. Dans la nuit les loups vinrent et saccagèrent le village indien. Il ne restait au matin que les wigwams et des os, le soleil blanc et les épinettes roussies.

Le vieux sorcier, déjà loin, marchait toujours. Le huard au-dessus de lui fidèlement volait. Mais quand vint le second jour, les loups se rapprochèrent. Le sorcier s'arrêta, écouta. Il entendait le voillement doux du huard et sentait la présence des loups qui l'encerclaient. Le vieux sorcier saisit son arc, palpa une flèche



et, bravement, dans sa nuit éternelle attendit. Soudain le huard battit vivement des ailes dans l'air. Le sorcier comprit. Il banda son arc et, dès que l'oiseau lança un cri, il visa à hauteur de loup sous le signal sonore de l'oiseau. Un loup hurla de douleur. Par trois fois le sorcier arma son arc. Par trois fois le huard cria. Le sorcier aveugle, guidé par le cri de l'oiseau, abattit trois loups et la horde se débanda.

Quand le vieux sorcier n'entendit plus les hurlements des loups affamés, il rangea son arc et ses flèches et s'arrêta. Le huard s'arrêta lui aussi. Puis, la pluie vint, et les printemps et les automnes et les hivers. Les années passèrent. Le vieux sorcier de plus en plus vieillissait. Le huard noir volait tristement autour. Car chaque jour le vieux sorcier faiblissait.

Le dernier jour, le sorcier appela l'oiseau. Le huard répondit d'un cri plaintif et descendit plus bas. Alors le vieux sorcier aveugle, en tremblotant, retira son collier d'os blanchis et le lança vers le point d'où venait le cri... et il sut, en écoutant le cliquetis des os dans le ciel, que son

collier avait atteint le cou de l'oiseau. Il sourit et
expira. Et c'est depuis ce temps que le huard noir
porte au cou un collier blanc...

Le crime parfait

Décembre gisait sur le plancher. Au dehors, sur le balcon, son chat jouait à attraper les flocons de neige.

Le concierge était ressortit précipitamment. Il avait appelé un médecin. Le médecin avait aussitôt avisé les policiers. Maintenant le concierge répondait aux questions : « La victime habitait cet appartement, au douzième étage, depuis un mois. » « De la parenté ? » « Onze frères ! » « Il aura succombé à une crise cardiaque », suggéra à la fin, habilement, le concierge.

– Emmenez le corps ! ordonna, à deux policiers, le policier à l'imperméable. C'est moi, le détective, annonça t-il au concierge, que cette révélation bouleversa. Je suis aussi compétent que Columbo, poursuit-il, vantard, reconstituer un crime, pour moi, une affaire d'une page !

– Crime ! s'affola le concierge.

– Est-ce votre chat qui fait des galipettes sur le balcon ? lui demandait déjà le détective. L'expression du concierge figea. Il avait vu tous les films de Colombo à la télévision, et leurs reprises.

– Non ! C'est le sien, répondit-il, en suivant des yeux les deux policiers qui enlevaient le corps de Décembre.

– Il est mort empoisonné, dit le détective.

– Qui a pu l'empoisonner ! s'exclama le concierge, que le détective fixait d'un drôle d'air.

– Pourquoi pas un simple suicide ? dit le détective, qu'est-ce qui vous fait conclure à un meurtre ?

– Je... je ne sais pas, bafouilla le concierge en appelant le chat :

– Rentre ! Noir-Noir, fit-il. Le chat bondit dans la chambre, sauta sur le lit et tenta d'attraper les doigts du concierge qui s'apprêtait à retirer la courtepointe. Le concierge écarta sa main vivement, terrifié.

– Ne déplacez rien ! le prévint le détective. Vous avez peur des chats ? demanda-t-il, l'œil scrutateur.

– Non... oui, celui-là, j'ai peur des chats noirs, bafouilla le concierge.

– Qu'on emmène ce chat au labo ! commanda aussitôt le détective au policier qui restait. Mettez des gants, ne le touchez surtout pas, qu'on l'examine et me fasse part des analyses. Le concierge blêmit, « je me sens mal », dit-il.

– C'est souvent le cas, dit le détective, rendez-vous au petit coin, vous allez probablement vomir... Quand il revint dix minutes plus tard, le détective dit :

– Pourquoi n'avouez-vous pas ? On vient de me téléphoner du laboratoire. Malin, le truc du chat, le crime parfait quoi ! Mais quel est le mobile ?

Le concierge se laissa choir dans un fauteuil. « Bon ! Aussi bien avouer, monsieur Columbo, fit-il, ironique. Je détestais Décembre ! C'est le mois des réunions, des fêtes. J'ai horreur des

réunions et des fêtes. Je dois tout remettre en ordre ensuite. Décembre m'a toujours empoisonné la vie, j'ai donc décidé de l'empoisonner à mon tour ! Et le concierge partit d'un grand rire hystérique.

– Et vous avez utilisé le chat... dit le détective en éteignant sa cigarette dans le cendrier.

– Oui... poursuivit le concierge, complètement hilare, j'ai mis du curare sur ses griffes...

– Et naturellement... le chat en attrapant les flocons de neige...

– C'est ça ! fit le concierge, hagard.

– Astucieux, très astucieux, conclut le détective.

– Enfin... il est mort... je l'ai assassiné... le trente et un décembre. Maintenant... je peux commencer à vivre... continuait de marmonner le concierge.

– Pauvre homme ! fit le détective, dire que je n'avais pas vraiment reçu les résultats du laboratoire ! Il regardait trop les films de

Columbo... sortez monsieur Janvier ! fit-il, avant
de quitter l'appartement.

Les vaches marines

Légende

Les vaches marines étaient toutes bleues, d'un bleu transparent. Souvent les gens les voyaient, en demeurant persuadés qu'ils ne les avaient pas vues. C'est que leurs cornes dépassaient à peine la surface de l'eau et pouvaient facilement être confondues avec les bois noyés, ou les rats d'eau.

Mais les vaches marines existaient réellement. Quand on avait vécu assez longtemps sur les rives du Saint-Laurent, on n'en doutait plus. Surtout si on avait plus de soixante-dix ans. Parce qu'il y a soixante-dix ans le fleuve n'était pas encore pollué et les vaches marines pouvaient encore y vivre et s'y promener.

Elles apparaissaient le plus souvent le soir. La

nuit, elles étaient presque toujours en vue, et les jours de brume aussi. Quand la lune tendait son filet pâle sur l'eau pour les attraper, les vaches se mettaient à ricaner. Car le filet, beaucoup trop mince pour leur taille, remontait toujours vide vers la lune déconcertée.

Mais les vaches marines n'étaient pas si mauvaises qu'on le répétait. Si elles mugissaient souvent toute la nuit, empêchant les habitants des villages riverains de dormir, c'est qu'elles avaient très peur des bateaux. Aussi, quand elles les voyaient venir,



elles meuglaient très fort afin que les navires évitent de leur passer sur le dos.

Elles portaient pour la plupart des noms très jolis comme : Rosabel, Adeline. Amaryllis, Isolde, ou Nellie. Dans leur pacage, tout au fond du fleuve, elles broutaient les algues à la lueur d'un poisson phosphorescent venu tout droit de l'océan, et qu'elles avaient baptisé Horatio. Nom qui signifiait, selon elles : « lumière du soleil ».

Horatio était leur chien fidèle. Il n'exigeait, en retour de ses services d'électricité, que la permission de téter de temps en temps le lait de leurs mamelles gonflées... Quand les vaches marines avaient bien brouté, elles se reposaient en se laissant flotter entre deux eaux, pendant qu'Horatio montait la garde autour du troupeau.

Parfois elles faisaient des cauchemars terrifiants, sursautaient... ce qui ne manquait jamais d'agiter fortement les eaux. Si Horatio, s'étant lui-même assoupi, négligeait de les réveiller, des vagues très hautes brassaient alors la surface du fleuve. Quelle vacherie ! hurlaient alors les marins anxieux.

Mais les vaches marines étaient, en ces moments-là, bien plus malheureuses qu'eux. Quand elles s'agitaient ainsi, c'est que Rufus, le gros taureau roux, à coup sûr enfonçait la porte de leurs rêves, et son œil de flamme les calcinait jusqu'aux os.

Ce que les habitants des bords du Saint-Laurent taisaient, quand ils accusaient les vaches marines de s'être paresseusement laissé couvrir par les eaux, plutôt que de fuir la marée qui un jour de printemps, par curiosité, était montée un peu plus haut, c'est le nom de Rufus, leur vénéré taureau...

Rufus avait gagné toutes les médailles du mérite agricole, tous les rubans. Aussi, au retour de l'exposition lui dont le caractère n'était déjà pas facile avant devint si autoritaire, si méchant, que les vaches devaient, pour ne pas déclencher sa colère, s'interdire de somnoler quand il était présent. À tour de rôle, chacune devait lécher, afin qu'ils soient toujours bien propres, chacun de ses rubans. Et vint un jour où Rufus s'emporta même de leurs *ruminements* !

Les vaches, interdites, ne savaient plus comment digérer... et Rufus finit par leur commander, pour leur propre bien, de ne plus manger. C'est alors qu'elles avaient commencé à maigrir. Leur corps avec le temps devint translucide. Quand la marée monta jusqu'à elles, elles étaient devenues si légères, qu'en redescendant tout naturellement elle les entraîna...

Rufus, devant la marée qui lui ravissait son troupeau, fit une scène terrible. En le voyant trépigner au bord de l'eau, les vaches apeurées nagèrent un tout petit peu pour aider la vague à les emporter. Rufus, toujours en colère, avança imprudemment dans le fleuve... et sous le poids de ses médailles en deux glouglous se noya.

Les vaches, grâce à leur maigreur, longtemps surnagèrent. Elles eurent le temps de se construire des ouïes et quand, engraisées par le plancton qui flotte en abondance sur l'eau, elles commencèrent à s'enfoncer, elles pouvaient aussi bien vivre immergées que les poissons qui les saluaient amicalement pendant qu'elles

descendaient, d'étage en étage, vers le fond.

Elles s'installèrent en un endroit où poussaient en quantité les herbes marines. Dès qu'arriva Horatio et qu'elles eurent, par le fait même, l'électricité, elles se trouvèrent si heureuses que l'appât du plus magnifique champ terrestre à brouter n'aurait pu, en ce temps là, les convaincre de remonter.

Hélas ! avec les années l'herbe marine s'épuisa. Les hommes déversaient toutes sortes de vilaines choses dans le fleuve. Les vaches, peu à peu, se mirent à dépérir. Elles avaient profité trop longtemps de l'apesanteur de l'eau et leurs membres s'étaient atrophiés. Les vaches marines, avec leurs courtes pattes, étaient devenues incapables de marcher.

Quasi asphyxiées par la pollution de plus en plus prononcée du Saint-Laurent, elles remontaient de plus en plus souvent à la surface des eaux pour meugler leur tristesse aux habitants des villages.

Et c'est ainsi que les phares, en les entendant
chaque nuit, finirent par se mettre à meugler eux
aussi...

La vraie histoire d'Ève

Ève s'ennuyait.

Elle marcha jusqu'au bout du Paradis Terrestre et revint.

Elle s'ennuyait toujours. Un lion à ses pieds secoua sa belle crinière blonde. Il faisait doux dans le grand jardin. Le ciel était bleu et l'air très pur. Mais Ève se languissait... Elle regardait les lionceaux jouer sous l'œil langoureux du lion. Madame lionne, comme chaque jour, était à la chasse.

Yahweh ! s'écria soudain Ève, très irritée, même à la lionne, tu as donné un compagnon... elle pointa du doigt le lion déjà rendormi, pourquoi, moi, m'as-tu laissée seule ?

Dieu la regarda avec malice. Il éprouvait soudain une envie irrésistible de s'amuser...

Si la solitude te pèse, Ève, répondit-il, d'un

petit ton complaisant, il n'en tient qu'à toi de la briser. Je t'ai créée libre.

Ève réfléchit toute une nuit. Et les nuits de ce temps étaient très longues. En effet, Dieu l'avait créée libre. Sa liberté était totale. Elle gouvernait seule tout le Paradis Terrestre. Et ma foi, ce n'était pas si mal gouverné !

Mais voilà qu'elle avait commencé à s'ennuyer, presque sans raison... rien qu'en observant la vie familiale du lion. Ce que la lionne se démenait pour ce grand fainéant ! Et pourtant, quand le lion secouait orgueilleusement sa belle crinière d'or, on aurait dit que...

Bien sûr, Ève pouvait, grâce à la parthénogenèse, se fabriquer elle-même un compagnon, mais elle hésitait... Combien ce mâle consommerait-il de kilos de dinosaures ? Devrait-elle, comme la lionne, nourrir aussi ses petits hommeaux ? Il lui faudrait peut-être chasser toute l'année pour nourrir l'homme et ses petits ?

Elle méditait là-dessus...

Il y avait dans le Paradis Terrestre un pommier

très grand, dont les fruits constitueraient sans doute une nourriture fort saine... ?

Aussi, Ève se décida-t-elle à mettre au monde un enfant qu'elle nourrirait uniquement de pommes... et même quand il serait devenu grand ! Neuf mois plus tard Adam naquit. Ève détacha aussitôt une pomme du pommier et la lui fit manger. Heureusement, l'enfant avait déjà ses dents. C'est pourquoi d'ailleurs Ève, étonnée de constater la chose, s'écria :

– Ah ! dents ?... et le nom resta à l'homme.

Adam grandit vite. Ses dents étaient saines. Ses joues rouges. Ses muscles forts. Ève cru que le moment était venu de lui confier le commandement du Paradis Terrestre. Comme le lion, Adam deviendrait le roi de la création. Et sans plus réfléchir elle dit :

– Adam ! voici les clés du Paradis Terrestre, tu en es maintenant le maître !

En un rien de temps Adam se mit à changer. Ses joues pâlirent. Ses yeux devinrent durs. Il lui venait de grandes colères et il chambardait tout

dans le Paradis Terrestre. Il mêlait le bien avec le mal, la science avec les fruits. Il construisit pour Ève une hutte et l'y entraîna. Comme Ève le regardait, muette et étonnée, il dit :

– Femme ! Entre là !

Et Ève mit au monde Caïn, Abel, Seth, toute une ribambelle de filles et de fils. Au douzième enfant, comme elle n'avait plus l'occasion de sortir, elle écrivit une lettre à Yahweh pour se plaindre de l'inquiétante tournure des événements. Mais Adam intercepta le message et la traita de moucharde !

Puis, il se mit à lui reprocher toutes les pommes qu'elle lui avait fait manger. Ève protestait, lui rappelait le dicton : « qu'une pomme par jour éloigne le médecin ». Mais Adam repoussait ce solide argument. Aveuglé par l'orgueil, il s'était mis à proclamer : qu'il était le premier humain ! se refusant à l'évidence qu'il fallait bien qu'une femme l'ait enfanté...

C'est ainsi que la vérité fut faussée.

Ève fut bien punie de sa paresse, pour n'être

pas, comme la lionne, partie dès le premier jour
chasser.

La morale à tirer de cette histoire est que les
fruits du pommier rendent les hommes
prétentieux.

Publiée dans *En vrac*, no. 35, 1988.

Hou-hou

Ce qui chagrinait le plus Hou-Houle petit fantôme, c'est que personne ne le voyait. Il était d'une transparence totale, d'une invisibilité parfaite et ça causait son malheur. Il lui manquait la paille : la tache lumineuse qui aurait trahi sa présence dans le noir. Si seulement il était demeuré en Angleterre ! Au pays des fantômes sa solitude aurait été moins grande. Au Canada personne ne croyait aux fantômes. Ce n'était pas dans les mœurs. Ça ne faisait pas partie de l'éducation.

Hou Hou se morfondait en vain. Ouvrait-il une porte, (les portes ne s'ouvrent pas toutes seules quand même ?) on la refermait sans se poser de questions. Un jour il ouvrit trois portes ! On accusa les courants d'air...

Il avait noté que l'horloge du vieux buffet était détraquée. Il l'actionnait de temps en temps et un

tic tac insolite rompaît alors le silence de la maison où il s'était installé. L'inquiétude avait d'abord pointé dans les yeux des occupants. Mais ça s'était vite étiolé faute de preuves.

Un autre jour il avait fait craquer tout un mur. Plutôt que la terreur, il récolta des rires et de folles récriminations contre le chaud, le froid, les contractions du bois et autres balivernes. Il en pleura de colère. Une grande mare d'eau se répandit. Enfin ça se verrait ! Mais le pompier accourut, dénonça un tuyau et rendit les larmes de Hou Hou absolument vaines.

Une nuit, il fit comme aurait fait son grand-père, un fantôme comme il ne s'en fait plus, un vrai de vrai ! Il avança lentement, fantasmagoriquement, sur les notes blanches du piano noir. Retentirent, claires à ne tromper l'oreille de personne, les sept notes de la gamme dans le silence mat de la nuit. Toutes les lampes s'allumèrent. Un grand cri le sidéra lui-même. Enfin ! il avait réussi à affoler tout le monde ! Hélas ! il avait encore une fois compté sans le chat...

Rien à faire ! se dit Hou Hou, le décor ne s'y prête pas. Il manque ici l'atmosphère macabre des châteaux anglais : des caves suintantes, de longs couloirs obscurs, des passages secrets, de grandes salles glacées où vacillent les flammes lugubres des lourds candélabres. Il faudrait des jardins hirsutes avec des feuillages noirs que le vent échevelle. Des remparts d'ombre, des portes qui grincent pendant qu'une lune blafarde tourne dans le ciel son œil épouvanté... Avec l'électricité qui illumine d'un coin à l'autre les murs aux couleurs chaudes de ces maisons sans mystère, aucun fantôme ne peut accomplir un travail sérieux !

Quelle folie d'être immigré dans ce pays où un fantôme n'a aucun espoir d'être reconnu ! Pourtant l'annonce mentionnait bien : « Le Canada a besoin de vous ! le Canada a besoin de gens possédant un solide métier ! » Si après trois cent ans on ne possède pas son métier... « Vous serez étonné par le confort des maisons facilement accessibles à tous. » Conquis, Hou Hou survola l'Atlantique sur les ailes d'un Boeing d'Air Canada et atterrit à Montréal.

Fatigué, il entra dans la boutique d'un antiquaire et la larme à l'œil s'endormit dans un fauteuil Reine Anne.

Quand il s'éveilla, son fauteuil avait été transporté dans cette joyeuse maison où il s'exténuait depuis à essayer d'effrayer les occupants indifférents à sa présence mais passionnés par les histoires de fantômes de la télévision. Race inculte ! Furieux, Hou Hou fonçait sur l'écran du téléviseur qui n'en continuait pas moins de divaguer. Il arracha donc l'antenne sur le toit. Mais encore là un orage vint revendiquer le méfait. C'en était trop ! Hou Hou sortit en claquant la porte alors qu'il aurait très bien pu passer au travers.

Au dehors le temps était beau. Pas de brouillard. – Quel climat malsain ! fit Hou Hou en frôlant les seins d'une jeune fille. Un passant écopa d'une gifle. La pluie s'obstinait à ne pas tomber. Le temps serait encore superbe le lendemain avec un sale soleil. Il s'abstint de penser à l'hiver : blanc sur blanc, comment espérer être vu sur la neige ? Comme il regrettait

l'Angleterre ! Découragé il se laissa choir sur un banc... « Aie ! l'étranger ! assis-toi pas sur Médé. » Surpris, Hou Hou se dit que la voix devait s'adresser à un autre que lui. Mais la voix repris : « Tu vois donc pas que je suis là ! tu bois un coup ? » Le vieil ivrogne lui tendait un flacon...

– Vous me voyez vraiment ? demanda Hou Hou, incrédule.

– Sûr que je te vois, t'as failli m'écraser... prends une gorgée, c'est du véritable whisky anglais !

– Et vous savez que je suis anglais ?

– Si je le sais ? ben voyons... tous les fantômes sont anglais !... hic prends une gorgée... bois ! Hou Hou ahuri, saisit la bouteille et la vida. Il se sentit venir tout chaud en dedans. Ça ne lui était jamais arrivé, il était toujours glacé. Aussi il se mit à rire... puis, à pleurer... tu me vois vraiment ? vraiment ? hic...

– Si je te vois ! t'es là... et l'ivrogne pointait un doigt tremblant en riant aux éclats vers

l'endroit où Hou Hou titubait...

Hou Hou sanglotait, un petit sanglot sourd qui se défaisait en un cliquetis de chaînes que l'on traîne... je ne pourrai plus retourner en Angleterre... hic... j'ai parlé... hic... un fantôme ne doit pas parler... L'ivrogne avait sorti un autre flocon de sa chemise et lui tendait... hic... t'as parlé... et puis après ? t'as été poli... bois ! ta femme te défendrait-elle de parler ?

... hic... c'est toute la famille ! c'est interdit de parler... for... formel... formellement ! À part les spectres rares depuis Shakespeare un fantôme ne peut utiliser le langage humain sans être expulsé du syndicat des fantômes unis. Plus de châteaux à hanter !... plus jamais ! hic...

– Hic... fit l'ivrogne en fixant l'arbre en face de lui, tu m'as parlé, et après ? parler à un fantôme, à un éléphant, ou à une souris... quelle différence ? hier j'ai causé avec un ver de terre... il m'a raconté sa vie. Il s'appelait Sam... personne m'a cru... delirium tremens !... ils parlent en latin pour pas que je comprenne qu'ils disent que je suis fou... hic

– Delirium tremens... fit Hou Hou, brusquement dégrisé, il ne m'a donc pas vu... personne ne peut me voir... et il se remit à sangloter... l'ivrogne sur son banc continuait de marmonner et Hou Hou le quitta encore plus déprimé.

Hou Hou marchait, inconsolable, dans la nuit qui s'épaississait. Un petit vent siffla lugubrement à ses côtés pour le consoler. La lune louvoyait derrière un voile de nuages. Sous le ciel devenu sinistre se dressa tout à coup, devant Hou Hou stupéfait, une masse hérissée de pointes et bossue de tourelles comme un vieux château anglais !

– Un château ! s'écria Hou Hou, un château ! incroyable ! Sans plus tarder il traversa le solide mur de pierre pour se plonger dans l'atmosphère lugubre d'une longue salle où s'alignaient des centaines de bancs sombres. Une mince flamme frissonnait à l'avant, projetant des lueurs de sang sur les images cadavériques suspendues aux murs. Hou Hou y distinguaient des personnages déformés dont les robes pâles créaient l'illusion

de lémures aux visages livides tournés vers la voûte sombre. Hou Hou était ravi.

Il fit joyeusement le tour du propriétaire. Quel endroit parfait ! Tout s'y trouvait : coins ténébreux, bruits angoissants, mystérieuses portes de cuivre sombre, nappes blanches que la noirceur rendait terreuses, cadavériques parfums d'encens. Il tournoya jusqu'au creux noir de la voûte et retomba assis sur la balustrade du jubé. De là il contempla l'effrayante noirceur qui s'étendait sous lui. Terrifiant ! Surnaturel ! et sépulcral ! Dès le lendemain il télégraphierait à sa famille :

« Trouvé lieu somptueux. stop. mieux chauffé que château anglais. stop. aussi désert. stop. occupé seulement par organiste, lequel confond soupirs bruits de chaînes, et battements d'ailes de chauves-souris. stop. Canada pays sous-développé point de vue fantômes. stop. venez en grand nombre. stop. bons baisers. stop. Hou Hou. »

L'amour en hiver

Nous nous étions dit d'abord que l'hiver serait long. Simplement parce qu'il avait neigé tôt et que déjà les pics blancs ombraient les champs découverts. Cette ombre, à peine ombre, qui rend, du côté opposé au soleil, la neige un peu moins brillante. Et puis, nouvelle désagréable, la Municipalité avait décidé d'entretenir uniquement la route principale cet hiver-là.

Cette décision nous incommodait Richard et moi. Nous venions tout juste de découvrir Iméranda. Et elle habitait un petit chalet situé à l'écart du village. On s'y rendait par une route secondaire. Cinq kilomètres qu'il fallait couvrir ! Et Richard et moi étions très paresseux. Quand nous n'avions pas la bagnole de notre père, c'est comme si nous avions été deux corps sans jambes. Si la route d'Iméranda avait été ouverte, nous aurions pu facilement, l'air de rien, nous

rendre à son chalet avec la Ford le soir. Mais comme cette route serait fermée tout l'hiver, pour y arriver, il ne nous restait que nos pieds. Iméranda des neiges ! de la solitude ! Notre Iméranda à Richard et à moi.

Je venais d'avoir dix-huit ans et Richard devait en avoir dix-sept. Tous les deux ensemble, ce même jour d'automne, nous avons découvert la route, le chalet, et Iméranda. Iméranda, frêle, blonde, lumineuse. Une apparition qui nous révélait d'un seul coup la vie, les filles, le désir, le rêve, l'amour ! Nous étions amoureux. Amoureux à en perdre la raison. À en perdre même notre paresse ! Sans oser en souffler mot à l'autre, chacun de nous brûlait ce soir-là du désir de défier la neige, la distance, ce petit vent qui s'élevait et même le regard du père d'Iméranda, qui se demanderait comment nous aurions pu, en voulant aller quelque part, faire cet invraisemblable détour de cinq kilomètres et arriver là ?

Richard buvait son coke et sa grande main

pâle couvrait les lettres qui, en gonflant le verre, écrivait le mot Coca-Cola sur la bouteille. Au-dessus de lui, l'annonce rouge laissait, elle, librement courir les lettres blanches. Un autre Coca-Cola s'inscrivait sur le réfrigérateur où les bouteilles d'eau gazeuse attendaient recouvertes d'une buée froide. Les lettres blanches sur le rouge. L'or brun. Glacé. Pétillant.

– Je n'ai plus soif ! fit Richard, en abandonnant la bouteille à moitié pleine sur le comptoir du restaurant, s'il ne faisait pas aussi froid...

Le Coca-Cola cascadaït dans mon estomac, me remplissait d'une fraîcheur piquante. C'était comme une griserie. Richard et moi ne buvions que du Coca-Cola, jamais d'alcool encore. Autour de nous trois vieux jouaient au billard. Ils empestaient l'air de fumée, et à chaque coup manqué juraient abondamment. Nous étions à la bonne école pour apprendre le vocabulaire des jurons. Mais pour l'instant Richard et moi ne souhaitions pas apprendre à jurer. Surtout pas depuis que nous avons fait la connaissance

d'Iméranda. Depuis Iméranda, nous nous appliquions à soigner notre langage. Nous fréquentions assidûment le cinéma, essayant de tirer des films les expressions susceptibles d'enrichir notre vocabulaire amoureux. Hélas ! sur l'écran les mots d'amour venaient si aisément aux personnages. Alors que nous, devant Iméranda, nous demeurions muets. Nous nous contentions de la regarder, l'air un peu benêt. Car si je ne pouvais pas en ces moments me voir, j'observais le comportement de Richard et nous étions tellement amis, que nous ne pouvions, en ces instants, que nous ressembler.

– Nous pourrions aller sur la route... que je dis comme ça.

Dehors il nous vint à la figure une petite neige maligne. Quelque chose de poudreux, de froid, qui pouvait annoncer la tempête... ou n'être que la respiration un peu plus profonde, à un moment, du vent. Richard remonta jusqu'au cou la fermeture éclair de son blouson. Je relevai le col de fourrure du mien contre mes oreilles. C'est pas

bien chaud ! que j'dis, mais il faudra s'habituer, l'hiver sera long...

– Oui, fit Richard, ça nous fera de l'exercice de marcher !

Je n'avais pas pris de tuque et je le regrettais. Le vent courait dans mes cheveux et y semait des courants glacés. De chaque côté de la piste la neige couvrait les petites pousses des arbres. Sur le sol elle roulait en fumée blanche devant nous. Au loin on entendait le gémissement long et émouvant des loups.

– J'ai un peu froid aux oreilles... dit Richard en avant de moi. Et je me demandai si les loups l'effrayaient. Nous avons la moitié de la route de franchie, que je réponds, pense au désert ! imagine le soleil ! l'autosuggestion ça agit. Mais Richard, tout comme moi, devait simplement imaginer Iméranda. Cela valait tous les soleils du monde. Iméranda aperçue dans le flamboiement de l'automne et la folie que cette vision avait déclenchée dans nos cerveaux. Car c'était nos cerveaux qui étaient atteints. La preuve en était que Richard et moi demeurions amis. Comme si

cet amour, découvert par nous au même instant, comme deux feux allumés simultanément, doublait nos sentiments. Et de l'aimer tous les deux était aussi nécessaire à notre poursuite, que l'est la nécessité de plusieurs coureurs pour accomplir le circuit d'Annapolis.

Si je trouvais les yeux d'Iméranda beaux, Richard s'empressait de les qualifier d'extraordinaires. S'il déclarait qu'elle possédait des lèvres affolantes, j'ajoutais aussitôt que de les effleurer seulement m'aurait rempli de frémissements sismiques. C'est pourquoi je n'osais pas... Richard avouait qu'il aimerait dormir toute la nuit près d'Iméranda... cela sans toucher son corps. Si je ne répondais rien, c'est que pour moi, l'éternité c'était cela : allongé près d'Iméranda, silencieux, immobile. Recroquevillé dans cette pensées unique : Iméranda, immobile aussi, endormie à côté de moi.

Nous aimions jusqu'à l'aura d'Iméranda. Cette aura dont nous n'aurions su prouver l'existence mais qui nous attirait si puissamment dans son

fluide invisible, comme un courant électrique très fort dont nous ne pouvions nous dégager. Nous aimions non seulement Iméranda, mais aussi les gens qui nous paraissaient, ne fût que très légèrement, lui ressembler. À vrai dire nous aimions même les vêtements d'Iméranda. Et même son père. Et son chien. Nous adorions son chien ! Et bien sûr aussi, cette route froide qui menait vers elle.

Richard se frottait les oreilles avec de la neige. Mes pas crissaient sur le sol. Les arbres montaient plus hauts et plus noirs. Nous étions rendus trop loin pour reculer. Je fouillai dans ma poche et tâtai mon paquet de cigarettes. Richard dit : « Ce sera moins froid pour revenir, nous aurons le vent dans le dos. »

Au loin les loups continuaient de hurler. Je sentais mes doigts légèrement raidis. C'était vraiment une folie de franchir une telle distance par ce froid ! Nous devenions fous, c'était sûr, Richard et moi. Nous qui passions nos hivers à flâner dans la chaleur des salles de billard.

Craignant le vent, la pluie, craignant plus que tout l'hiver et la marche dans le froid. Nous qui ne sortions de chez nous que pour sauter dans la bagnole même en été, et qui nous rendions de pool-room en pool-room l'hiver, en nous arrêtant chez chaque petit marchand de tabac pour nous réchauffer. Voilà que nous avançons opiniâtrement dans ce désert de neige, de poudrerie et de vent, propulsés, non par plusieurs cylindres, mais par notre seul, ridicule, irréprouvable, inexplicable besoin de voir les yeux surpris d'Iméranda s'arrondir d'étonnement, et regarder se creuser de chaque côté de ses lèvres les deux fossettes de son incroyable sourire.

– Iméranda ! Iméranda ! hurlait chacun de nos cœurs, déchirant le mur tendu de nos émotions. Iméranda ! criait chacun de nos cerveaux, étouffant dans le tumulte de la circulation de notre sang les cris inquiétants des loups qui se rapprochaient. La neige pouvait tourbillonner, le froid nous enserrer dans l'étau de son souffle, nous étions à l'abri dans le bouillonnement de notre passion. D'une passion pure comme le ciel turquoise qui nous avait révélé brutalement

L'existence de l'amour. L'existence sur la planète, et située miraculeusement près de nous, à cinq kilomètres en hiver, mais à deux sauts de bagnole en été : d'Iméranda. Iméranda qui résumait dans ses yeux, dans ses lèvres, dans cette émanation mystique d'elle, à la fois la source des émotions, de la vie, du bonheur, de l'amour.

Elle était notre forêt, notre mer, nos montagnes, notre sable, l'eau du ruisseau, l'oiseau qui chante et dont on ne sait pas le nom, le brin d'herbe, la fleur inconnue, le mystère de tout ce que nous n'avions pas encore découvert, le berceau des sentiments, le mécanisme délicat qui nous ouvrait à l'être neuf qui, pénétrant en nous, nous débarrassait de l'enfant insolent qui aurait ri à la face de l'inconnu que nous étions devenus ! Amoureux d'Iméranda, amoureux pour la première fois, nous avons fait le vide de tout ce que nous avons été.

– Peter ! dit Richard.

Oui ? dis-je, interrogatif.

Ah ! rien ! fit-il, soudain prudent.

Non, Iméranda ne pouvait pas me préférer à Richard ! Iméranda ne pouvait que nous aimer également tous les deux ! C'est la réponse que j'aurais faite à Richard, s'il avait osé formuler sa question. Mais, en réalité, j'étais convaincu qu'elle ne pouvait être attiré que par moi ! N'étais-je pas indubitablement plus séduisant que Richard ? Richard physiquement... enfin. Richard avait des mains épaisses, qui sentaient tout le temps le lait. Richard travaillait dans une ferme, et en plus il aimait ça. Iméranda ne pouvait pas apprécier un garçon comme lui. Richard accroupi pour traire une vache... voilà l'image que Richard devait évoquer dans la tête d'Iméranda...

Pauvre Richard ! mais c'était heureux pour moi, qui avait volé un peu de la lotion après rasage à mon père. Moi qui rasait tous les jours les trois poils follets qui commençaient à poindre au-dessus de ma lèvre. Richard lui, ne prenait pas cette précaution. L'ombre sous son nez donnait, au premier regard, l'impression qu'il ne s'était pas lavé.

Mais Richard en avant de moi continuait de marcher droit et confiant. Sur la blancheur de la poudrerie le visage d'Iméranda n'avait d'yeux que pour lui. Je savais, aussi durement que s'il l'avait dit, que Richard était persuadé qu'Iméranda me dédaignait. À cause de la réputation douteuse de ma mère... Non ! hurlais-je intérieurement. Ça lui est parfaitement égal ! C'est comme ça. Et puis... elle nous aime tous les deux ! J'aime mieux qu'Iméranda nous aime tous les deux, plutôt qu'elle aime Richard tout seul. Iméranda ne peut que nous aimer tous les deux !... et peut-être... sans qu'elle puisse rien y faire pour empêcher ce sentiment de surpasser un peu l'autre... de m'aimer un tout petit peu plus, peut-être pas mal plus ! Enfin, il se peut qu'elle m'aime tellement qu'elle en oublie totalement Richard et ses grandes mains qui empestent le lait ! Elle n'a d'yeux que pour moi. Elle ne peut pas contrôler cette attirance. Elle se fiche éperdument de ma mère et ses amants. Parce qu'elle m'aime tout simplement, irrésistiblement. Et que l'amour n'a pas de préjugés. Qu'il ne

s'effraie de rien. Iméranda c'est moi qu'elle préfère ! C'est quand même triste pour Richard... mais je suis bien content pour moi.

– Peter ! tout à coup son père ne nous ouvre pas...

Le chalet d'Iméranda commençait à dessiner son ombre au loin quand le vent faiblissait. Il se dressait sombre à travers le rideau troué de la poudrerie. Notre cœur, comme un chien aux aguets, semblait s'arrêter un moment, figé de reconnaissance pour cette douce apparition.

Derrière les volets filtrait une lumière mystérieuse comme celle qui émane d'une étoile perdue dans un ciel sombre. Pour nous, le chalet d'Iméranda faisait partie d'Iméranda. Il était une de ses enveloppes, comme la distance que venions de franchir en était une autre. Il nous restait une dernière palissade à renverser pour atteindre, ayant passé la porte, l'intérieur du chalet d'Iméranda, où nous apparaîtrait le noyau resplendissant d'Iméranda elle-même. Et, baignant toutes ces enveloppes : froid, neige,

distance, chalet, porte, l'aura d'Iméranda qui unifiait tout ce que nous connaissions du monde et nous-mêmes en un univers unique qui était : notre amour.

Notre amour que nous ne pouvions empêcher de s'étendre, de contaminer tout ce que nous touchions ou regardions, qui se transformait instantanément en Iméranda, l'Unique ! Richard ouvrit la porte du jardin et s'arrêta un moment. Je m'arrêtai aussi. Ici notre cœur nageait dans l'inconfort. Derrière ces murs devait être assise, debout, ou étendue, Iméranda. Nous étions plantés dans la neige. Et cette vision nous pénétrait. À côté il y avait le chien qui commençait à gronder. Et le père qui levait les yeux de son journal et tendait l'oreille. « Il est tard, devait-il se dire, qui pourrait bien venir ici à cette heure ? » Et il continuait de lire. Mais Pataud, lui, savait. Et il n'arrêtait pas de gronder.

Iméranda souleva un coin du rideau et nous aperçut. Il était trop tard pour reculer. Nous avançâmes courageusement pour frapper.

Iméranda était-elle ravie ? déçue ? ennuyée ? Nous n'avions aucun soucis de le savoir. Elle était là. Merveilleuse, dans sa chair lisse et rose. Derrière ses prunelles bleues. Avec ses longs cheveux pâles. Dans le rectangle lumineux de la porte. Nous la regardions muets. De crainte qu'elle ne s'évapore comme une hallucination, ou la séquence d'un film.

– Mais entrez ! dit une voix d'homme derrière elle, et fermez la porte au plus vite, le froid est vif cette nuit. Étions-nous déjà rendus à la nuit ? Qu'est-ce que nous venions faire à cette heure ? L'image d'Iméranda dansait devant nous et nous réalisions soudain l'impertinence de notre visite.

– Est-ce que vous êtes perdus ? prononça la bouche d'Iméranda. Et chacun de ces mots nous remplissait de respect, de crainte, de bonheur, d'exaltation.

C'est ça ! fit Richard, on marchait dans la tempête et on a perdu notre chemin.

C'est la poudrerie, que j'ajoutai les yeux fixés sur le front haut d'Iméranda, mentant avec une adorable innocence.

Ne vous en faites pas les petits gars ! fit le père d'Iméranda en se levant pour jeter une deuxième bûche dans le foyer, où des bluettes brillantes s'agitaient autour de l'écorce sèche de la première, vous pouvez demeurer ici pour la nuit.

D'un seul coup le sang afflua à la frontière de notre peau. Mais vous êtes rouges comme des homards ! éloignez vous un peu du feu ! fit Iméranda qui, dans sa candeur, ignorait que, plus que la chaleur du foyer, l'invitation de passer une nuit sous le même toit qu'elle précipitait si fort notre sang dans nos veines que, encore à moitié gelés, nous étions en même temps couverts de sueurs.

Ô la nuit ! la nuit que nous passâmes Richard et moi sous le toit d'Iméranda. Jamais aucun de nous n'en parla à l'autre. Pourtant, je suis convaincu que pour Richard comme pour moi, cette nuit fut unique et le sera à jamais dans notre mémoire. Le vent gémissait à l'extérieur. Richard et moi, étendus sur le tapis près du foyer, nous

nous jouions l'un à l'autre la comédie du sommeil. Bien sûr qu'aucun de nous n'aurait dormi cette nuit-là. De peur de perdre conscience, ne fusse que d'une parcelle d'une nuit pareille...

Iméranda séparée de nous par une faible cloison. Iméranda endormie. Iméranda qui était venue nous souhaiter une bonne nuit dans sa chemise de nuit bleue. Mais l'avions-nous vraiment aperçue ? Ou n'était-ce qu'une hallucination ? L'avions-nous vue flotter dans le living-room, silencieuse, dans une chemise de nuit rose ? ses longs cheveux défaits. Et moi, moi, ne l'avais-je pas vue apparaître toute nue et me tendant les bras à la porte de sa chambre, qui s'obstinait à demeurer fermée quand je la fixais une seconde fois ?

Ô que j'avais chaud ! Que j'étais doux ! Que j'étais plein d'un vent qui coulait dans mon corps, répandant en moi des saveurs de printemps, d'automne et d'été brûlant.

Mille fois en cette nuit unique, j'ai franchi sans bruits car sans bouger la porte de la chambre

d'Iméranda. J'ai dénoué, un à un, avec une douceur que je ne me connaissais pas, les millions de rubans verts qui retenaient la dentelle sur son corps. Ébloui par la lumière qui se dégageait de sa peau nue, parcelle par parcelle, j'ai baisé longuement chacune des cellules de son corps. C'était comme embrasser la brise, le parfum du vent. C'était comme toucher à l'eau, c'était comme respirer la lotion interdite de mon père. C'était comme voler une aile à l'oiseau ou arracher un pistil à la fleur. C'était comme accéder à un paradis défendu, en ouvrir délicatement la grille et demeurer là... devant la grille entrouverte, n'osant faire un pas en avant, ni un pas en arrière. Figé dans l'instant présent, qui se gonfle de tous les rêves, de toutes les images qu'on devine être de l'autre côté et qui rendent la minute si explosive qu'on risque d'exploser avec elle.

J'étais un cœur en fusion. La vie ne coulait plus monotone comme à l'ordinaire. J'étais au pinacle de l'amoncellement de tous mes chromosomes et je goûtais la saveur bouillonnante de l'ébullition de moi-même.

C'était la nuit de ma vie. Où, ne connaissant rien de la violence de l'amour, j'en avais fait un océan de douceur, qui n'en ballottait pas moins tout mon être sur un océan de désirs.

Les minutes de cette nuit jouaient une grande symphonie qui secouait mon corps. Le noyait par moment dans une tristesse ou une joie si grande, que je ne savais plus vraiment établir une différence entre le bonheur et le malheur. Était-ce une joie d'aimer autant Iméranda ? Ou n'était-ce pas plutôt une douleur de ne pas pouvoir l'aimer assez ? Assez pour abolir tout ce qui n'était pas elle : dentelles, lit, chambre, chalet, ville, pays, Terre, univers ! Tout abolir ! pour découvrir un petit noyau étincelant, qui serait Iméranda toute pure, et auquel j'aurais pu me fusionner pour produire une étincelle qui aurait été nous deux, uniques, dans la lumière du néant.

M'anéantir ! Devenir Iméranda même ! Voilà jusqu'où me menait cet amour qui me faisait fermer les yeux pour le cerner, et trembler les mains pour m'empêcher de le saisir.

Comment fîmes nous au matin pour nous lever et avoir encore l'air de nous -mêmes ? Car nous n'étions plus les mêmes, après cette nuit d'insomnie passée à imaginer des rêves infiniment plus extravagants que ne surent jamais en créer nos nuits de sommeil. Cette nuit, comme un monstre bienveillant, avait nourri nos corps, notre esprit, notre imagination de tant de fantasmés que, gavés d'images voluptueuses, nous mettrions tout l'hiver à épuiser notre stock brûlant de rêves.

L'amour changeait la neige en plumes chaudes, transformait le vent en cascades de rires, le froid nous réchauffait le cœur. Nous étions étourdis de bonheur. Tantôt chauds, tantôt grelottants. Fiévreusement amoureux de la vie.

*

Hélas ! sur les nouvelles pousses du gazon, ce fut Thérèse qui m'apprit, crûment, les différentes positions de l'amour. Aimer, aimer, aimer, sans

entendre une seule fois battre son cœur. Caresser, caresser, caresser jusqu'à l'épuisement et la somnolence, sans jamais éprouver la certitude absolue de son amour. Qui était Iméranda repartie vers l'inconnu au printemps ? Qui était Richard qui prétend que j'ai beaucoup changé ? Et, quel était cet adolescent qui fut pourtant moi ?

Nouvelle parue dans la revue *Châtelaine*
en décembre 1976.

Le dernier acte

Lucifer courait autour de ses fourneaux, jetant tantôt une pincée de malice, tantôt deux onces d'insouciance, une tasse de mauvaise volonté ou deux grains de cruauté dans un grand chaudron. À ses cornes perlait une sueur noire qui formait de grandes coulures sales sur son bonnet blanc de cuisinier. Esquissant un sourire diabolique, il ajouta deux gouttes d'orgueil dans la marmite où mijotait le premier humain. Et craquant une allumette, il fit flamber le tout ! l'homme était créé.

Lucifer, joyeux, envoya son petit fils, Lucifério chercher Dieu. Dieu arriva tout excité. Il se demandait avec un brin de curiosité, et beaucoup d'appréhension, ce que son ange rebelle avait encore bien pu inventer.

Voilà, seigneur Dieu, dit Lucifer, ma toute dernière recette ! Absolument exquise : deux

onces de sel, quatre vingt livres d'oxygène, cinquante pintes d'eau, trois livres de calcium, vingt-quatre livres de carbone, un peu de phosphore, de la graisse, du fer, une poignée de soufre, de la glycérine et quelques assaisonnements. Tout cela glissé dans quelques pieds carrés de peau... et voyez le résultat !

Dieu, à première vue, jugea le procédé inoffensif. Après tout, le produit paraissait assez sensationnel. Cela se mouvait tout seul. Cela se réparait tout seul. Cela se reproduisait même. Bien entendu les animaux en faisaient autant. Mais, comme l'expliquait Lucifer, ce modèle était le seul à pouvoir réfléchir. Le seul pourvu d'un cerveau capable d'inventer, d'agir par lui-même sans programmation préalable. Il fallait bien l'avouer, aucune invention jusque là n'atteignait ce degré de perfection. Et Dieu dut l'admettre : cela révolutionnait la création.

Aussi, Dieu ordonna immédiatement la mise en marche de ses usines microscopiques réparties à la grandeur du monde immatériel, et commença la construction de ce modèle ultraperfectionné.

Des anges s'occupèrent à tisser des longueurs infinies de peau, de quoi habiller tous les humains à naître. D'autres se spécialisèrent dans la fabrication de nerfs solides et inusables. Des usines s'appliquèrent uniquement à éprouver la résistance des muscles ou à filtrer l'eau nécessaire pour chaque être à venir. Certaines distillaient le sang. D'autres façonnaient les os. Plusieurs se spécialisèrent dans le montage des organes. On trouvait : la « Cœurs et Poumons & Cie ». La « Foies et Vésicules » faisait sa publicité grâce à un slogan bien pensé, quoiqu'un peu faux : « mettez votre foi dans nos foies ». D'ailleurs cette usine fut fermée par ordre de Dieu, qui constata à un moment que la qualité de la marchandise laissait à désirer. Une autre usine lui succéda et Dieu interdit par la suite toute forme de publicité. Tous les standards de production durent être rigoureusement maintenus. Seules quelques imperceptibles modifications, indispensables pour l'adaptation à la matière changeante, furent tolérées.

Le premier homme fut projeté dans le monde matériel assez aisément en regard des difficultés

indescriptibles qui avaient entouré le lancement de la première forme de vie. Dieu se souvenait encore de l'explosion formidable qui avait accompagné cette première expérience. Il avait d'abord craint un échec, tant le monde de la matière s'en était trouvé ébranlé. On ne traverse pas le mur du réel sans aléas. Pourtant la vie avait quand même éclos. Même si ce n'était pas à l'endroit exact où Dieu l'avait souhaité... car d'avoir éclos au fond de l'océan ralentissait grandement le processus.

L'homme en un petit million d'années put se tenir sur ses deux jambes. Puis, s'étant multiplié, transformé, ayant inventé un langage matériel, il s'adapta si bien au monde de la matière qu'il ne conserva plus qu'une vague notion de son monde originel. Dieu ayant observé cette troublante anomalie, fit part de son inquiétude à Lucifer :

Comment Diable arriverons-nous à maîtriser le monde matériel, si ceux que nous y catapultons ne conservent aucun souvenir de la raison de leur catapultage ?

Lucifer le rassura :

Votre Sollicitude se fait du souci pour rien. Point n'est besoin pour eux de connaître l'objet de leur séjour en ces lieux. Leur souci, y étant, ne sera-t-il pas d'améliorer l'endroit ? De sorte que, croyant travailler pour eux, ils n'en œuvreront pas moins pour vous.

C'est possible... dit Dieu. Après tout, attendons encore avant de préjuger des résultats.

Quelques milliers d'années passèrent et les hommes ne semblaient pas se bonifier selon Dieu. Ils n'avaient guère fait de progrès. De plus, ils devenaient féroces. Pires que les animaux les plus redoutables de la création primitive, qui ne devenaient féroces qu'affamés. Tandis que ces créatures de dernière heure l'étaient à tout propos et sans raison. Comme si leur quantité d'agressivité, nécessaire à toute survie, avait été malicieusement augmentée... et atteignait des proportions dangereuses. Il en fit part à Lucifer, qui avança que cela pouvait dépendre de la faible coloration de l'épiderme des humains. Il suggéra à Dieu d'essayer sur une portion de la production une couleur plus foncée...

Dieu essaya. Mais en vain. La teinture sombre de la peau n'améliorait en rien l'attitude des hommes. Lucifer insinua que Dieu, dans son souci de bien faire, avait peut-être forcé la dose de colorant, ce qui avait produit le même effet qu'une trop grande pâleur. Alors Dieu tenta de nouveaux essais en diminuant la quantité de matière colorante. Mais les peaux rouges se révélèrent aussi sanguinaires que les peaux blanches, jaunes ou noires. Et Dieu en resta là de ses expériences épidermiques.

Mais les hommes, eux, venaient de se trouver une nouvelle raison de se quereller. Chacun présentant comme une marque de supériorité la coloration plus ou moins foncée de sa peau. Consterné, Dieu conclut que toutes les tentatives d'amélioration de ces créatures aboutissaient invariablement à une plus grande incompréhension entre elles. Il décida de ne plus intervenir et de laisser l'expérience suivre son cours naturel

Lucifer, d'un coin climatisé de l'enfer, suivait avec un intérêt grandissant l'évolution de sa

création. C'était du tout cuit ! Les guerres endémiques du début se propageaient en guerres universelles. On ne pouvait plus résister à la jouissance de s'entre-détruire pour un lopin de matière. La chair y pesait lourd comme le plomb. On s'épuisait à fissurer les murs du réel à coups de haschisch, de crack, d'opium, de drogues de toutes sortes. C'était un monde pollué. Leur eau et leur air s'alourdissaient de jour en jour... quelle exquise puanteur ! Ces êtres inventifs parvenaient à accumuler de splendides monceaux de déchets à une vitesse qui augmentait de façon absolument éblouissante...

Fantastique ! Révolutionnaire ! ricana Lucifer. Jamais aucun animal n'aurait pu accomplir d'aussi prodigieux ravages en si peu de temps. Et... quelle délicieuse insouciance !

Satisfait, et confiant en l'avenir de ses divertissantes petites créatures, Lucifer attend maintenant fébrilement le moment de visionner, en direct de l'enfer, le dernier acte catastrophique de son joyeux spectacle...

Un procès...

Jacob Lefebvre était un homme bon. De cette race d'hommes bons qui disparaît rapidement sans qu'aucune mesure ne vienne freiner son extension. Alphonse Mayot était un homme rusé. De cette race prospère, bien adaptée, qui constitue une espèce qui n'est pas près de s'éteindre, tant les conditions de la vie moderne sont favorables à sa prolifération. Jacob Lefebvre et Alphonse Mayot étaient amis. Ils formaient une sorte de symbiose de la bonté et de la malignité humaines. Symbiose bénéfique, en ce qu'elle faisait passer de temps en temps, par osmose, un peu de l'essence de l'un dans l'autre, rendant ainsi les tendances profondes de chacun un peu moins pures.

Jacob Lefebvre était un artiste. Son art était ignoré de la plupart. Son art était invisible et sentait l'huile à plein nez. Pourtant, c'était bien

de l'art. Car nul mieux que lui ne savait inventer, ne savait entrecroiser, ne savait construire avec la minutie de l'artiste, la passion de l'artiste, l'exaltation de l'artiste. Nul mieux que lui n'éprouvait, devant l'œuvre terminée, la satisfaction mitigée de l'artiste, qui admire sa création, mais éprouve devant elle la vague nostalgie d'une autre œuvre qui apparaîtrait en filigrane à travers celle-ci, mais qu'il n'a pas su matérialiser, qui demeure pour lui seule douloureusement transparente.

Jacob Lefebvre s'était donc acharné pendant six longs mois, rêvant éveillé la nuit du travail qu'il accomplirait le lendemain. Et jour après jour, la toile huileuse sur son lit de copeaux, s'agrandissait comme une toile d'araignée, enchevêtrant ses courroies, faisant saillir ses poulies jusqu'à ce que commençât à battre, à tousser, pour finir par ronronner comme un chat heureux, le cœur tout neuf, précieux et puissant du moteur qui animait la scierie d'Alphonse !

Dans la senteur tiède de l'épinette, ballotté par la plainte vagissante des planches qui naissent, le

cœur torturé de Jacob retenait une larme pour tout ce qui aurait pu, dans ce monument gigantesque et vibrant, être mieux construit.

Alphonse Mayot était un financier. Pour lui la vie se situait dans une autre dimension, présentait une autre figure, aboutissait à une chose bien concrète : l'argent. Et cela était connu de tous. Il ne croyait pas qu'il fût indispensable de posséder l'argent, mais qu'il suffisait plutôt que les autres crussent que vous le possédiez. Alphonse Mayot usait de son don de la parole. Il bâtissait avec les mots des constructions si solides, que pour fou passait celui qui osait ne pas y croire. Ses histoires avaient l'air plus vraies que vraies. Et quiconque l'écoutait s'émerveillait de la facilité avec laquelle cet homme avait édifié sa fortune.

Alphonse admira sans restriction l'œuvre terminée de son ami, lui serra chaleureusement la main, et ce fut tout. Un artiste peut vivre longtemps de la seule satisfaction d'un ouvrage achevé. Personne n'ignore qu'un travail bien fait en lui-même porte sa récompense. Bien sûr il avait promis à Jacob plus que sa béate

admiration, mais cela viendrait en temps et lieu. Il devait d'abord échanger sa Chrysler pour une Cadillac et offrir à sa femme la maison à laquelle elle rêvait. Bien sûr que cela viendrait ! Jacob devait se montrer patient, savoir attendre. Il le paierait ! Hier, il avait acheté encore un nouvel immeuble. Une transaction plus urgente que celle de verser son dû à un ami, un ami de si longue date !

Jacob Lefebvre devenait silencieux. D'un silence qui plaisait à Alphonse Mayot. Mais Jacob Lefebvre devenait de plus en plus silencieux. Et plus il devenait silencieux, plus Alphonse Mayot devenait loquace.

Un matin Jacob Lefebvre se leva exaspéré. Il glissa son cœur d'artiste sous son lit. Et ses jambes glacées le conduisirent tout droit chez Maître Bernard.

En entrant dans le cabinet de Maître Bernard d'abord il ne vit qu'un nuage de fumée qui le fit tousser. Puis, peu à peu il commença à distinguer la pipe de Maître Bernard, puis le visage, signé d'une petite moustache noire, de l'avocat. Il

s'assit doucement sur la chaise qui attendait justement qu'il vînt. Et il bafouilla : Je viens pour une affaire... une affaire... de... c'est embêtant, parce qu'il s'agit d'un ami...

Il attendait une espèce d'encouragement à parler de la part de Maître Bernard, mais l'avocat courbé sur son bureau continuait d'écrire tout comme lorsque Jacob était entré. L'avait-il seulement vu ? se rendait-il compte de la présence d'un client en face de lui ? Jacob toussota un peu et poursuivit : Une affaire bête... difficile... j'ai travaillé pour lui... il ne veut pas me payer... c'est embêtant... je dois vivre... j'ai besoin d'argent... j'hésite...

Maître Bernard conservait son air absent. Il paraissait absorbé par un travail autrement plus important que les soucis de Jacob. De temps en temps il disparaissait entièrement derrière son écran de fumée, et n'eût été la senteur âcre qui lui irritait la gorge et le poussait à faire des efforts inouïs pour s'empêcher de tousser sans arrêt, Jacob aurait cru, plutôt qu'en la présence réelle de Maître Bernard devant lui, en la présence

d'un fantôme d'avocat avec lequel il lui était impossible de communiquer sans l'aide d'un médium !

Par une sorte de réflexe inexplicable, cette troublante vision força la main de Jacob à aller farfouiller dans sa poche droite, d'où il retira un billet de vingt dollars qu'il déposa sur le sous-mains de Maître Bernard. D'une façon aussi inexplicable que le réflexe de la main de Jacob, la bouche de l'avocat s'ouvrit et prononça d'une voix à peine intelligible :

krrrccc... un salaire... krrrccc... ne se perd... krrrccc pas... Il allait peut-être ajouter quelque chose si la sonnerie du téléphone n'avait à ce moment précis exigé qu'il décrochât l'appareil :

– Bonjour cher ami ! dit-il d'une voix que Jacob n'aurait pas cru pouvoir s'éclaircir à ce point. Si ça va ? très bien Maître Rolland. Mon rhumatisme ?... de simples courbatures... j'ai dû m'étirer un tendon en poussant le canot à l'eau... une vraie belle partie de pêche en effet... le golf ? cet après-midi ? Bien ! dans une heure ? ça va, fit-il, en glissant prestement le billet de banque de

Jacob dans un tiroir. Oh oui ! en pleine forme...
température idéale... un rien de vent... Non ? pas
vrai ? vraiment ? eh bien, félicitations mon
vieux ! moi ? oh lentement... mais ça va aller...
c'est ça, à tout à l'heure, au revoir !

Maître Bernard raccrocha. Et le récepteur du
téléphone semblait avoir aspiré toute sa voix, il
ne lui en resta qu'un filet pour assurer Jacob que,
s'il revenait dans une semaine, tout s'arrangerait
au mieux. Il nota le nom et l'adresse d'Alphonse
Mayot et confirma faiblement qu'il s'occuperait
de l'affaire.

Jacob sortit. Il marcha précipitamment jusque
chez lui où l'attendait son cœur tourmenté par
l'absence.

La semaine suivante Jacob se présenta de
nouveau chez Maître Bernard. Cette fois son
cœur d'artiste avait insisté pour le suivre. Il avait
même juré, pour que Jacob consente à l'amener,
de demeurer coi tout au long de l'entrevue. Il tint
sa promesse, mais ne put s'empêcher de pincer
fortement Jacob quand il vit que, pour obliger la
statue immobile du corps de Maître Bernard à

s'animer, Jacob déposait sur le sous-main de l'avocat le double de ce qu'il avait dû déposer à la première visite. Ensuite, narquois, il écouta Jacob dicter à Maître Bernard la lettre que ce dernier aurait dû avoir écrite à Alphonse, mais qu'il avait négligé d'écrire, parce qu'il avait oublié ce pourquoi Jacob désirait qu'il écrivit à son ami.

Après cette seconde visite, Jacob se trouva si accablé, si préoccupé, qu'il n'eut plus le loisir, ni même la pensée d'interdire quoi que ce soit à son cœur. C'est librement, selon son bon plaisir, que ce dernier le suivait ou ne le suivait pas chez l'avocat. Parfois le cœur demeurait à la maison. Préférant ne pas voir Jacob déposer toujours plus d'argent sur le sous-main de Maître Bernard, comme si à chaque visite l'avocat acquérait une sorte d'immunité et qu'il fallait augmenter chaque fois la quantité de billets pour qu'il consente à s'animer.

Parfois aussi le cœur suivait, rien que pour rappeler à Jacob comme cela était triste que, sans qu'il l'ait voulu, il soit en train de mener

Alphonse vers un procès... Quelquefois, tout juste comme le cœur de Jacob allait lui signaler l'ironie qui faisait que le défenseur d'Alphonse se trouvait à être l'ami intime de son propre avocat, Maître Bernard ouvrait la bouche pour déclarer : qu'un salaire ne se perd jamais ! que c'était là une cause gagnée d'avance. Mais souvent aussi, juste à ce moment là, Maître Rolland, par le truchement du téléphone, s'introduisait dans la pièce et la désinvolture avec laquelle il projetait devant les yeux de Jacob les images d'après-midi passées à arpenter les terrains de golf, ou à drainer de leurs ombles tous les ruisseaux du Canton, soulignait à Jacob que, vue du cabinet de Maître Rolland, la cause de son ami paraissait aussi sûre que la sienne !

Un soir que Jacob était sorti dans la rue pour faire prendre l'air à son cœur, alors qu'il allait doucement pendant que son cœur derrière lui s'attardait devant chaque bistro, qui lui rappelait de joyeuses soirées passées en compagnie d'Alphonse, il aperçut celui-ci qui venait lentement. Tellement lentement que Jacob en fut intrigué. Il constatait que la tête de son ami

pendait par devant avec une telle mollesse, qu'il craignait qu'elle roule sur le ciment et se fracasse devant lui sur le sol ! Effrayé, Jacob rappela son cœur en vitesse et tous les deux, jambes à leur cou, se précipitèrent, malgré l'heure, sans rendez-vous, chez Maître Bernard.

Jacob franchit les escaliers, déchira l'écran de fumée, et devant Maître Bernard, sans déposer un sous sur le sous-main, déclara vertement :

– Il faut arrêter ça ! Il faut arrêter ça ! ça ne peut pas continuer ! Maître Bernard, paisiblement fit jouer sur ses dents le tuyau de sa pipe... regarda Jacob un moment puis, répondit : Comme vous voudrez mon ami... vous pouvez retirer l'affaire n'importe quand... du moment que vous consentez à acquitter les frais...

– Mais quels frais ? fit Jacob, étonné que Maître Bernard eût déjà oublié les nombreux dollars qu'avait absorbés le sous-mains...

– Eh bien... mes honoraires, jusqu'ici vous n'avez versé que des acomptes... il y a aussi, bien entendu, ceux de Maître Rolland... si vous êtes disposé à payer tout cela... nous abandonnerons la

poursuite...

Alors le cœur de Jacob se mit à pleurer. Jacob avait travaillé six longs mois sans recevoir de salaire. Il avait versé à Maître Bernard toutes ses économies. Il ne lui restait plus un sou pour empêcher que la tête de son ami tombât...

Maître Bernard tenta de le reconforter, il le caressa : Vous êtes un bon cœur... mais il ne faut pas mêler l'amitié et les affaires, vous ne faites que réclamer votre dû ! tout cela est juste ! un salaire ça ne se perd pas. Croyez-moi mon ami, rentrez chez vous et n'y pensez plus... laissez agir la loi. Elle est là pour protéger les honnêtes citoyens comme vous... allez ! je porterai les frais de cette visite sur le compte final. Allez, allez mon ami...

Jacob sortit. À partir de ce jour-là le cœur de Jacob, somnolent ou complètement éveillé, battait à travers des cauchemars. Il voyait la tête de son ami Alphonse rouler, rouler vers la rivière où deux énormes brochets, dont l'un arborait la moustache de Maître Bernard et l'autre la toque de Maître Rolland, l'attendaient, la gueule

ouverte, pour la dévorer.

Jacob ne mangeait plus et il maigrissait. Il maigrit tellement qu'il parvint à entrer n'importe où par des portes à peine ouvertes. C'est ainsi qu'il put surprendre des conversations qui ne lui étaient pas destinées. Il apprit qu'Alphonse ne possédait ni immeuble, ni maison, que sa Chrysler avait disparu dans le chapeau des sociétés de crédit comme le lapin dans le chapeau de l'illusionniste. Il découvrit Alphonse dans une ferme délabrée où deux vaches maigres, un cheval et un chien constituaient l'unique richesse.

Il surprit Maître Bernard et Maître Rolland qui se serraient cordialement la main avant le procès. Il comprit à l'orchestration savante de leurs regards, de leurs gestes, de leurs sourires, que sa cause et celle de son ami ne représentaient pour eux qu'un genre de terrain de golf, où le plus habile recevrait les félicitations de l'autre pour sa performance...

Après le procès, devant la cellule d'Alphonse, le cœur de Jacob lourdement bondissait... Pourquoi... pourquoi Alphonse avoir tant parlé...

sans jamais rien dire ? Je... je ne sais pas... je ne
sais pas... répétait la tête sans expression
d'Alphonse, je ne sais pas...

Des mains d'Alphonse, amarrées aux
barreaux, coulaient une pauvre ferme, deux
vaches efflanquées, un mauvais cheval et un
chien qu'on entendait aboyer de loin... et on
apercevait, fuyant avec, les deux silhouettes
noires des avocats...

Devant ce tableau terminé, Alphonse et
Jacob se serrèrent tristement la main...

Le diable des forges

Mademoiselle Poulin était une vieille fille maigre, à la peau jaune, aux cheveux raides, et au caractère peu commode. Elle possédait un cheval noir, que conduisait un cocher au regard étrange après lequel il lui arrivait fréquemment de jurer.

Cela seul aurait suffi à créer la mauvaise réputation qu'elle avait auprès des habitants des Forges du Saint-Maurice. Mais il y avait plus. Elle prétendait être l'unique héritière de la forêt qui coiffait le troisième coteau du chemin qui menait à Trois-Rivières.

Tandis que monsieur Bell, le directeur des Forges, affirmait, de son côté, que le gouvernement lui avait concédé ce territoire.

Monsieur Bell, malgré les nombreux procès que lui avait intentés la vieille demoiselle, n'en continuait pas moins, ce jour-là, de couper les érables du troisième coteau pour les transformer

en charbon de bois afin d'alimenter le feu du Haut-Fourneau de sa forge.

Mademoiselle Poulin, à ses côtés, vêtue de sa robe rouge flamme, brandissait les poings et hurlait des imprécations épouvantables à la face du directeur et des bûcherons qui se moquaient visiblement d'elle. Son cheval noir, à deux pas de là, piaffait et se cabrait, prêt à partir. Hors d'elle-même, elle sauta dans sa voiture et cria à son cocher :

– William ! puisque c'est d' même ! On va aller voir le curé !

Le curé se promenait de long en large devant son presbytère en lisant son bréviaire.

Mademoiselle Poulin descendit de voiture et se mit à le pourchasser :

– Monsieur Bell coupe tous mes érables monsieur le curé !... Vous devez l'arrêter ! C'est ma seule fortune ! Tout mon héritage ! Il va tout brûler dans le Haut-Fourneau... dans l'enfer ! que j'vous dis.

Mais le curé, silencieux, continuait de lire et

de se promener. Il ne l'écoutait pas, c'était évident. Constatant son indifférence, mademoiselle Poulin, encore plus furieuse, remonta dans sa voiture en hurlant :

– Puisque le bon Dieu veut pas nous écouter, nous irons en Bas !

– Où ça ? demanda William le regard moins étrange, mais l'air plus inquiet.

– Chez le Diable ! Tout droit chez le Diable ! vociféra-t-elle en fouettant elle-même le cheval qui partit d'un trait.

Arrivée chez elle, elle commanda à William de lui apporter immédiatement le grand coffre de fer du grenier.

– Le Diable nous aidera ! fit-elle, mais c'est un gars qui exige d'être grassement payé.

Nous mettrons dans ce coffre tout mon avoir. Ce que je n'ai pas su défendre, le Diable, si je le lui lègue, le défendra. On verra bien comment Bell s'en tirera !

Le Diable apparut aussitôt, tout souriant. Il s'inclina profondément devant elle :

– Je suis votre serviteur ! fit-il, très poli et rassurant. Puis, il ajouta : surtout, surtout, mademoiselle n’oubliez pas de me remettre la clé... la clé du coffre.

Et il disparut.

La vieille fille déposa dans le coffre tout son or et ses bijoux, de même qu’un testament qui léguait au Diable tous ses biens y compris, bien entendu, la forêt du troisième coteau.

Elle referma le coffre, y tourna la clé, la retira et la lança dans les flammes du foyer :

– Voilà Diable ! tout est à toi maintenant, défends-toi !

William, sur les ordres de sa maîtresse, partit enterrer ce trésor au milieu des érables et des pins du troisième coteau. Il creusa un trou profond dans la terre et y laissa tomber le coffre dès que la nuit fut venue. Quand il revint, la vieille fille était morte devant la cheminée. Elle avait la peau raide, les cheveux jaunes, et un air étonné.

Quant au Diable, il avait pris la clé et s’en allait chantant, dansant, échappant et repêchant la

clé dans les eaux du Saint-Maurice. Partout où la clé tombait, aussitôt, des flammes jaillissaient de l'eau.

Mais ce Diable là n'était pas très méchant. Longtemps il s'amusa à se transformer tantôt en chat noir, tantôt en sombre inconnu, mystifiant tout le monde mais n'effrayant personne. Excepté les chevaux qui, eux, s'immobilisaient toujours de frayeur à la hauteur du troisième coteau. Le cocher devait descendre retourner la selle de son cheval pour qu'il reparte au galop !

Personne jamais n'a retrouvé le coffre au trésor de la vieille demoiselle Poulin. Personne n'a vraiment, de ses yeux vu, le Diable le récupérer. Mais aux Forges du Saint-Maurice, même encore aujourd'hui, si on jette une allumette sur l'eau aussitôt une petite flamme jaillit !

Les trois citrons

(un conte du passé traité à la moderne)

Au XX^e siècle vivait un beau jeune garçon amer. Mécontent du monde dans lequel il vivait à travers les scandales, la violence, les guerres, les amours éphémères, et la folie de son siècle. Il aspirait à un autre univers, rêvait au monde utopique des contes dans lesquels les fées transformaient jadis hommes et femmes en être paisibles capables de s'aimer éternellement.

– Tout ça n'a jamais existé ! lui disait sa mère, revenant de son travail, je n'ai pourtant jamais eu le temps de te raconter des contes... Ah ! je vois... Harry Potter ! la magie ! La magie et les fées, dis-toi, mon garçon, que ça n'a jamais existé. Il faut vivre dans la réalité : la R É À LI TÉ ! Et elle s'empressait de préparer le dîner...

Mais le jeune homme, dont je vais taire le nom pour éviter qu'il soit reconnu dans un siècle ultérieur, n'aimait pas la réalité. Il s'acharnait à croire qu'il devait exister quelque part dans le monde un pays magique, où il lui serait possible de vivre paisiblement, où l'amour aurait encore la place romantique qu'il avait dans les contes.

Aussi, sitôt qu'il eut obtenu son baccalauréat, plutôt que de s'acharner à se trouver un emploi, d'ailleurs inexistant, il décida de partir à l'aventure à travers le monde pour retrouver le pays utopique selon sa mère, des contes.

Il prit l'avion plusieurs fois, visita, sac au dos, un grand nombre de pays sans jamais rien trouver qui ressembla de près ou de loin au monde dont il rêvait. Alors il revint chez lui et décida que c'était à lui de construire ce pays, puisqu'il semblait n'exister nulle part sur la terre.

Il sortit donc son ordinateur portable du sac où il l'avait remis à la fin de ses études et se mit à taper à tort et à travers sur les touches du clavier. Bientôt il vit apparaître sur l'écran un sentier, qui paraissait s'enfoncer profondément dans une

forêt verdoyante. Les arbres y étaient totalement différents de tous ceux qu'il avait pu voir au long de ses pérégrinations à travers le monde. Déjà cette atmosphère étrange lui parut porteuse d'espoir. Il enjamba donc les touches du clavier et s'engagea dans le sentier...

Après y avoir marché de longues heures, bien que le temps lui devenait difficile à mesurer car il avait oublié sa montre à côté du clavier. Enfin, après un temps imprécis, il crut apercevoir à travers une brume diffuse ce qui ressemblait vaguement à un château... Aussitôt, il précipita ses pas pour découvrir si c'était bien un château ou une illusion optique.

En courant presque, au bout d'un temps toujours imprécis, il se heurta à la porte qui lui sembla bien réelle d'un de ces châteaux comme on en voit plus que dans les très anciens contes.

Très peu étonné, car c'est ce qu'il cherchait, il poussa la lourde porte et se retrouva dans une vaste salle aux murs tapissés d'or. Enfin c'est ce qu'il lui parut être. Mais ce n'est pas ce qui attira le plus son attention, car il n'était pas

matérialiste. Ce qui le fascina surtout fut une minuscule table au milieu de la vaste salle. Dans cette pièce nue elle attira tout de suite son regard. Il y apercevait trois citrons et un verre d'eau... et après sa course dans le sentier, il avait très soif.

Il s'approcha donc dans le but de se désaltérer. Il s'aperçut alors qu'il n'avait pas remarqué, jusque-là, le petit couteau d'argent près des trois citrons. Alors pourquoi ne pas ajouter un peu de citron à l'eau pour s'en faire une limonade rafraîchissante ?

Après avoir regardé autour de lui, ne découvrant personne, il saisit le couteau d'argent et trancha l'un des citrons en deux. Aussitôt, il recula, effrayé devant la jeune fille qui surgit du citron et dont la beauté stupéfiante faillit le faire tomber à la renverse. Heureusement il se rappela vite sa quête et reprenant ses esprits il se mit à la contempler... elle était vraiment très belle, si belle qu'il n'écoutait pas les paroles qu'elle lui répétait avec un regard suppliant :

– Bois le verre d'eau ! Bois le verre d'eau ! Bois vite le verre d'eau et je resterai avec toi...

Complètement figé devant sa beauté il ne bougeait pas... et elle disparut.

S'éveillant alors de sa torpeur les paroles de la jeune fille lui revinrent en mémoire. Il s'empressa de couper le second citron, pensant la faire reparaître et qu'alors il boirait le verre d'eau pour la garder avec lui.

Le miracle se reproduisit. Sauf qu'à la place de la première jeune fille une autre encore plus magnifique que la première apparut. À son tour, elle le supplia de boire vite le verre d'eau. Mais sa beauté était tellement extraordinaire, qu'encore une fois il demeura figé d'admiration sans faire aucun mouvement. Comme la première elle se dissipa dans l'air.

Le jeune homme, en colère contre lui-même, chercha quelques chaises ou pots de fleurs à casser mais la pièce était vide. Il n'allait pas casser la table sur laquelle il restait un troisième citron. Il prit une grande respiration. Puis, résolu cette fois à ne pas se laisser hypnotiser par la beauté, quelle qu'elle fût, de l'apparition. Il trancha rapidement le troisième citron.

Heureusement qu'il s'était bien prémuni contre ses émotions, car la beauté de la jeune femme qui apparut surpassait infiniment la beauté des deux premières. À peine avait-elle prononcé son premier mot que, fermant les yeux pour ne pas subir cette fois la fascination de sa beauté, il saisit le verre d'eau et le but d'un seul trait.

Alors la jeune femme l'assura qu'elle demeurerait avec lui pour toujours. Mais toujours est un mot plein d'incertitudes. Aussi, après avoir vécu ensemble quelques merveilleuses années, se présenta dans le château une très vieille femme qu'on pourrait qualifier, sans se tromper, de sorcière. Devant le bonheur si visible des deux jeunes amoureux elle se mit à éprouver une épouvantable jalousie. Elle possédait naturellement les pouvoirs, parfois bénéfiques, mais cette fois pour elle maléfiques, alloués aux sorcières. Elle utilisa donc ses pouvoirs - maléfiques pour transformer la merveilleuse jeune femme, qu'adorait le jeune homme, en un oiseau fortement comestible dans ce pays où tout jusque-là semblait parfaitement harmonieux.

Le jeune homme pleurait chaque jour la disparition de sa belle jeune femme sans parvenir à éclaircir le profond mystère pour lui de sa disparition. La jeune femme, elle, transformée en oiseau, s'efforçait pourtant de venir chanter chaque jour à la fenêtre du jeune homme pour le consoler et tenter de lui faire comprendre qu'elle était là, présente dans l'oiseau. Sans la reconnaître, c'était vraiment trop incroyable même pour lui maintenant citoyen de ce pays fabuleux, il se prit d'amitié pour ce gentil oiseau qui s'efforçait de le consoler.

Ce qui ralluma la jalousie de la sorcière, qui entendait bien consoler elle-même l'amoureux contrit. Comme elle dirigeait maintenant tout dans le château, elle ordonna au cuisinier de lui préparer un pâté à même la chair de l'oiseau.

Le cuisinier était très bien payé et il obéit aussitôt. Avec son grand couteau il s'approcha de la fenêtre où chantait l'oiseau et lui trancha la gorge. Le jeune homme, en train d'écouter l'oiseau jeta un cri horrifié, se couvrit les yeux des deux mains, les rouvrit juste à temps pour

voir trois gouttes de sang s'échapper de la gorge de l'oiseau et tomber sur le sol, où se mit à pousser une plante verte qui se transforma rapidement en arbre où apparurent trois citrons...

Le jeune homme, bouche bée, saisit tout de suite la signification de cette métamorphose rapide. Quittant la fenêtre, il chercha vite le couteau d'argent, remplit un verre d'eau et s'en alla cueillir les trois citrons. Fébrile il coupa le premier citron, s'excusa auprès de la belle jeune fille qui lui demandait expressément de boire l'eau, il fit de même avec la deuxième quand il coupa le second citron. Mais arrivé au troisième citron sa magnifique jeune femme était à peine apparue en entier, qu'il avait déjà avalé tout le contenu du verre d'eau.

Le mot toujours prit son sens reconfortant. La jeune femme lui dévoila l'âme sombre de la sorcière, qui avait essayé de détruire à jamais l'élan créateur du jeune homme qui avait réussi à se construire un univers à la mesure de son désir. Furieux de découvrir l'affreux complot ourdi par la sorcière, il condamna celle-ci à être brûler

vive et à voir ultime punition ses cendres dispersées au vent...

La mère du jeune homme, constatant que l'ordinateur de son fils restait allumé dans sa chambre vide depuis plusieurs jours, éteignit l'appareil. Ignorante de l'aventure de son fils, elle souffla sur la cendre qui recouvrait les touches du clavier et soupira :

– Ah non ! il a recommencé à fumer...

Table

La grand-mère de Pierre.....	5
La légende du huard à collier blanc.....	14
Le crime parfait.....	18
Les vaches marines	23
La vraie histoire d'Ève	30
Hou-hou	35
L'amour en hiver	43
Le dernier acte	63
Un procès.....	70
Le diable des forges	83
Les trois citrons.....	88

Cet ouvrage est le 74^e publié
dans la collection *Littérature d'aujourd'hui*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.